



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

26 | avril 1999

Diderot, philosophie, matérialisme

---

### L'aigle à deux têtes de l'*Encyclopédie*: accords et divergences de Diderot et de D'Alembert de 1751 à 1759

Véronique Le Ru

---



#### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/1011>

DOI : 10.4000/rde.1011

ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 1999

ISBN : 2-252-03253-7

ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Véronique Le Ru, « L'aigle à deux têtes de l'*Encyclopédie*: accords et divergences de Diderot et de D'Alembert de 1751 à 1759 », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 26 | avril 1999, mis en ligne le 04 août 2007, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/1011> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.1011>

---

Propriété intellectuelle

Véronique LE RU

# L'aigle à deux têtes de l'*Encyclopédie* : accords et divergences de Diderot et de D'Alembert de 1751 à 1759

Mon propos est de mettre en lumière les accords mais aussi les divergences et les tensions qui ont marqué la co-direction de l'*Encyclopédie* de 1751 à 1759. Je voudrais montrer qu'un véritable dialogue entre Diderot et D'Alembert s'instaure à travers les articles attachés à la conception de l'*Encyclopédie*, au rôle des encyclopédistes, à l'organisation des connaissances et à la classification des sciences. Les deux éditeurs discutent non seulement par articles interposés mais aussi par ouvrages interposés. En ce sens, on peut considérer que l'*Interprétation de la nature*<sup>1</sup> (titre abrégé par la suite en *I.N.*) publiée par Diderot en 1753 est un correctif aux inflexions jugées trop rationalistes du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*<sup>2</sup> (titre abrégé par la suite en *D.P.E.*) paru en 1751. La décision prise par D'Alembert d'écrire les *Éléments de philosophie*<sup>3</sup> au moment même où il démissionne de sa fonction de directeur n'est-elle pas le signe d'un profond désaccord entre Diderot et

1. Les références du texte seront données dans l'édition établie par Paul Vernière des *Œuvres philosophiques* de Diderot, Paris, Garnier, 1964.

2. Nous prenons comme référence du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* la reprise par Vrin (Paris, 1984) de la 3<sup>e</sup> édition des *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*. Les *Mélanges* ont d'abord paru en deux volumes à Berlin en 1753. Ils sont repris dans la réédition augmentée en quatre volumes, Amsterdam, Chatelain, en 1759 puis en 1763. Un cinquième volume paraît en 1767. La reprise par Vrin présente en effet l'avantage de donner toutes les variantes du texte que D'Alembert a faites entre 1751 et 1763. Le texte se décompose en trois parties : la première et la dernière sont de D'Alembert (pp. 11-126 et pp. 153-161), la deuxième partie (le *Prospectus* de 1750) est de Diderot (pp. 126-152).

3. *Essai sur les Éléments de philosophie* (1<sup>re</sup> éd. in vol. 4 des *Mélanges*, 1759) suivi des *Éclaircissements sur différents endroits des Éléments de philosophie* (1<sup>re</sup> éd. in vol. 5 des *Mélanges*, 1767, rééd. 1770 ; 1773) repris par Fayard (d'après l'édition de 1773), Paris, 1986.

D'Alembert concernant ce qu'on appellerait aujourd'hui la stratégie éditoriale de l'*Encyclopédie* ?

Toute l'entreprise encyclopédique est guidée par le souci de concilier l'ordre encyclopédique visant à présenter l'enchaînement raisonné des connaissances humaines avec l'ordre alphabétique privilégié par commodité pratique (les deux éditeurs s'en expliquent tour à tour dans le *Prospectus*<sup>4</sup> et dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*<sup>5</sup>). L'ordre encyclopédique est présent dans l'*Encyclopédie* de trois façons. Il est représenté par le système figuré placé à la tête de l'ouvrage appelé aussi arbre encyclopédique. Il est exprimé par les sous-titres des articles dont le rôle est de fixer la référence de chaque article à la science dont il fait partie, science dont le rang dans l'ordre encyclopédique est connu par le système figuré. Enfin, précise D'Alembert<sup>6</sup>, il commande le système des renvois qui ont pour fonction d'indiquer la liaison logique ou naturelle des connaissances que l'ordre alphabétique ne permet pas d'explicitier. Diderot, dans le *Prospectus*<sup>7</sup>, insiste lui aussi sur le rôle épistémologique important des renvois. L'arbre, les sous-titres des articles et surtout les renvois tendent à pallier les inconvénients de l'ordre alphabétique qui certes rend l'accès de l'ouvrage plus commode, mais ne montre pas les différents maillons de la chaîne des connaissances. Or les deux éditeurs ne veulent pas seulement opérer une description de l'état des connaissances au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils veulent aussi construire une épistémologie et faire de l'*Encyclopédie* une théorie du savoir. Le modèle de référence de leur ouvrage, c'est le modèle du vrai système défini par Condillac comme l'ensemble des principes qui reposent sur des faits bien constatés et recueillis avec discernement<sup>8</sup>. La démarche des deux éditeurs consiste donc à systématiser les faits et ainsi à les présenter selon l'ordre qui leur est *le plus naturel*<sup>9</sup>. Ce projet est sous-tendu par le postulat fondamental de

4. Voir, pour Diderot, *Prospectus*, in *D.P.E.*, pp. 133-134.

5. Voir, pour D'Alembert, *D.P.E.*, pp. 71-72.

6. Voir *D.P.E.*, p. 72 : « les renvois dans ce Dictionnaire ont cela de particulier qu'ils servent principalement à indiquer la liaison des matières ; au lieu que dans les autres ouvrages de cette espèce, ils ne sont destinés qu'à expliquer un article par un autre ».

7. Voir *D.P.E.*, p. 135 : « La seule opération dans notre travail qui suppose quelque intelligence, consiste à remplir les vides qui séparent deux sciences ou deux arts, et à renouer la chaîne dans les occasions où nos collègues se sont reposés les uns sur les autres de certains articles, qui paraissant appartenir également à plusieurs d'entre eux, n'ont été faits par aucun ».

8. Voir *Traité des systèmes*, ch. 1, p. 10 in tome 2 des *Œuvres complètes* de Condillac, Paris, An VI-1798, rééd. Slatkine, Genève, 1970.

9. Voir *D.P.E.*, p. 31 : « La seule ressource qui nous reste donc dans une recherche si pénible, quoique si nécessaire, et même si agréable, c'est d'amasser le plus de faits qu'il nous est possible, de les disposer dans l'ordre le plus naturel, de les rappeler à un certain nombre de faits principaux dont les autres ne soient que des conséquences ».

l'unité de la nature : la chaîne des phénomènes est continue et autorise une théorie de la connaissance où la chaîne des connaissances viendrait coïncider exactement, maillon par maillon, à celle des faits. Le projet encyclopédique est ainsi régi par deux méthodes (expérimentale et systématique : recueillir et lier les faits), sous-tendu par deux exigences (l'exigence d'unité et l'exigence d'exhaustivité) et enfin soutenu par une hypothèse métaphysique (le postulat de l'unité de la nature). D'Alembert et Diderot reconnaissent que la superposition idéale des deux chaînes (des phénomènes et des connaissances) est à penser comme la limite de toute investigation encyclopédique.

Si la présentation de l'*Encyclopédie* se veut l'équilibre subtil, dans sa formulation à deux voix, d'un projet encyclopédique commun et cohérent, cet équilibre est rompu dans l'élaboration de l'*Encyclopédie*. Le premier signe de cette rupture est la divergence des perspectives épistémologiques qui se manifeste dans deux articles de l'*Encyclopédie* dont l'un est de D'Alembert (l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES) et l'autre de Diderot (l'article ENCYCLOPÉDIE). Ces deux articles appartiennent au tome V (1755) de l'*Encyclopédie*<sup>10</sup>. Si Diderot, dans son article, reste fidèle à la référence à l'esprit philosophique et à la raison qui doivent diriger le travail encyclopédique et permettre de systématiser le savoir, il insiste, comme il le faisait déjà dans le texte de l'*Interprétation de la nature* paru en 1753, sur la nécessité de compléter la philosophie rationnelle par la philosophie expérimentale, et de joindre à la réflexion l'expérience et l'observation. La philosophie n'y est plus définie comme la combinaison ou comparaison des idées reçues par les sens<sup>11</sup> mais comme « la comparaison des phénomènes » et Diderot précise<sup>12</sup> que « toute notion est ou de sensation ou d'induction ». Certes les développements de Diderot sur la nécessité, pour mener à bien la tâche de l'*Encyclopédie*, de mettre en concurrence plusieurs ordres et méthodes, d'explicitier les principes de chaque science et de chaque art, sont très proches de ceux du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* et de l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, mais Diderot prend pourtant ses distances par rapport au modèle épistémologique proposé par D'Alembert, orienté vers la recherche des notions les plus abstraites des sciences (qu'il présente comme les plus naturelles), modèle qui s'inspire directement du travail effectué dans le *Traité de dynamique*<sup>13</sup> pour systématiser la mécanique.

10. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, éditée par D'Alembert et Diderot, Paris, Briasson, David, Le Breton et Durand, 35 vol. 1751-1780, rééd. Fromann, 1966-1967.

11. C'est la définition que donne D'Alembert de la philosophie in *D.P.E.*, p. 47.

12. Voir l'article ENCYCLOPÉDIE, vol. V, p. 638.

13. *Traité de dynamique*, Paris, David, 1743, 1<sup>re</sup> éd. reprod. par Culture et Civilisation, Bruxelles, 1966 ; 2<sup>e</sup> éd. Paris, David, 1758 reprod. par J. Gabay, 1990.

Aux yeux de Diderot, pour qui l'heure n'est plus aux mathématiques<sup>14</sup>, ce modèle est trop dépendant d'une conception mathématique des sciences. Par la priorité donnée à l'abstraction sur l'observation, l'épistémologie de D'Alembert ne peut rendre compte de la multiplicité des phénomènes et des êtres particuliers qui constituent l'univers<sup>15</sup>. Tout ce passage est polémique. Il est dirigé contre la conception de l'Encyclopédie idéale qui présenterait les éléments de toutes les sciences réduits à un seul principe, conception défendue par D'Alembert dans l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES<sup>16</sup>.

Loin de juger ce modèle idéal, Diderot le rapporte au modèle des astronomes dont il souligne la proximité avec le modèle théologique<sup>17</sup>. Le choix de Diderot de comparer le modèle idéal de l'hypothèse astronomique à la théologie n'est assurément pas neutre car c'est durant cette période que D'Alembert rédige ses *Recherches sur les différents points importants du système du monde*<sup>18</sup>. On peut donc lire dans cette comparaison faite par Diderot une attaque directe portée à D'Alembert. Non seulement Diderot critique son épistémologie mais il la juge même tout à fait stérile<sup>19</sup>. L'Encyclopédie parfaite où la chaîne des connaissances coïnciderait avec la chaîne des êtres dans un ordre déductif qui ferait dériver d'un principe unique tous les phénomènes serait un ouvrage surhumain et donc inutile à l'homme.

14. Voir *I.N.*, § IV, pp. 180-181.

15. Voir l'article ENCYCLOPÉDIE, p. 641 : « L'univers ne nous offre que des êtres particuliers, infinis en nombre, et sans presque aucune division fixe et déterminée ; (...) s'il en paraît quelques-uns qui, comme des pointes de rochers, semblent percer la surface et la dominer, ils ne doivent cette prérogative qu'à des systèmes particuliers, qu'à des conventions vagues, qu'à certains événements étrangers, et non à l'arrangement physique des êtres et à l'intention de la nature ».

16. Voir l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, vol. V, p. 491 : « Si nous pouvions apercevoir sans interruption la chaîne invisible qui lie tous les objets de nos connaissances, les éléments de toutes les sciences se réduiraient à un principe unique, dont les conséquences principales seraient les éléments de chaque science particulière. L'esprit humain, participant alors de l'intelligence suprême, verrait toutes ses connaissances comme réunies sous un point de vue indivisible ».

17. Diderot, dans l'article ENCYCLOPÉDIE, p. 641, ironise : « Celui où l'on descendrait de ce premier être éternel, à tous les êtres qui dans le temps émanèrent de son sein, ressemblerait à l'hypothèse astronomique dans laquelle le philosophe se transporte en idée au centre du soleil, pour y calculer les phénomènes des corps célestes qui l'environnent ; ordonnance qui a de la simplicité et de la grandeur, mais à laquelle on pourrait reprocher un défaut important dans un ouvrage composé par des philosophes et adressé à tous les hommes et à tous les temps ; le défaut d'être lié trop étroitement à notre théologie ».

18. *Recherches sur les différents points importants du système du monde*, Paris, David, 3 vol., 1754-1756.

19. Voir l'article ENCYCLOPÉDIE, p. 641 : « Quant à ce système général d'où l'arbitraire serait exclu, et que nous n'aurons jamais ; peut-être ne nous serait-il pas fort avantageux de l'avoir ; car quelle différence y aurait-il entre la lecture d'un ouvrage où tous les ressorts de l'univers seraient développés, et l'étude même de l'univers ? ».

Mais plus que la question de l'intérêt de l'Encyclopédie parfaite, ce qui est débattu ici par Diderot, c'est celle du modèle à adopter pour systématiser le savoir. Pour lui, il faut partir de l'homme, de ses observations et de ses expériences, et non des notions abstraites et élaborées que le philosophe mécanicien attribue au soi-disant sens commun en appelant *faits* ou *notions naturelles* des principes prétendument *vulgaires et simples* et qui sont, en réalité, le résultat d'une réflexion épistémologique complexe s'appuyant sur une représentation du monde structurée par la théorie newtonienne et par la critique lockienne des idées générales. Le modèle de Diderot centré sur l'homme s'oppose au modèle *froid et mathématique* des éléments des sciences. Il est vrai que les deux exemples d'éléments développés par D'Alembert dans son article ÉLÉMENTS DES SCIENCES relèvent du même modèle déductif de nature mathématique. Pour les éléments de géométrie, il faut partir du principe *vulgaire et simple* de l'étendue<sup>20</sup> ; pour la mécanique, de l'existence du mouvement, sans se préoccuper du questionnement métaphysique des hommes sur la nature de l'étendue ou du mouvement<sup>21</sup>. Mais ces deux principes vulgaires et simples ont pourtant fait l'objet d'une clarification issue d'une discussion et d'une critique de l'identification cartésienne de la matière et de l'étendue et de l'impossibilité de mouvement qui en résulte dans la préface du *Traité de dynamique*<sup>22</sup>.

Pour Diderot, choisir de tels principes de départ pour exposer les éléments d'une science, signifie d'une part renoncer au modèle inductif, et d'autre part déshumaniser les sciences et les arts<sup>23</sup>. La position de Diderot peut être lue comme un appel à un anthropocentrisme renouvelé : face au silence éternel des espaces infinis, l'homme est un point vivant et conscient. Mais on peut y lire surtout un correctif de la perspective épistémologique que D'Alembert entend donner à l'*Encyclopédie*. Pour Diderot, l'*Encyclopédie* ne doit pas être un ouvrage coupé de l'homme, il faut y mettre de l'humain, du sentiment, du style, même si les objets dont elle s'occupe sont les êtres et les phénomènes permanents de la nature. Dans l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, D'Alembert définit l'*Encyclopédie* comme

20. Voir l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, p. 493.

21. *Ibid.*, p. 493.

22. Voir le Discours préliminaire du *Traité de dynamique*, pp. V à VII de la 2<sup>e</sup> éd. de 1758, reprise par J. Gabay, Paris, 1990.

23. Voir l'article ENCYCLOPÉDIE, p. 641 : « Une considération surtout qu'il ne faut point perdre de vue, c'est que si l'on bannit l'homme ou l'être pensant et contemplateur de dessus la surface de la terre ; ce spectacle pathétique et sublime de la nature n'est plus qu'une scène triste et muette. [...] Pourquoi n'introduirons-nous pas l'homme dans notre ouvrage, comme il est placé dans l'univers ? Pourquoi n'en ferons-nous pas un centre commun ? ».

l'ouvrage qui doit fournir les éléments bien faits de toutes nos connaissances et doit partager le propre du bon livre d'éléments qui est « de laisser beaucoup à penser »<sup>24</sup>. Dans l'article *ENCYCLOPÉDIE*, Diderot prend explicitement le contre-pied de D'Alembert et insiste sur l'importance du style dans un bon ouvrage : « On ne le lira pas pour apprendre à penser ; mais jour et nuit on l'aura dans les mains pour en apprendre à bien dire »<sup>25</sup>. Diderot tend ainsi à opposer le style de l'homme de génie au style du froid philosophe.

Cette opposition apparaissait déjà dans le texte de l'*Interprétation de la nature*. C'est par l'accent mis sur l'intuition prophétique du grand manouvrier, c'est-à-dire sur ses conjectures géniales explicitées dans les paragraphes XXXII à XXXVIII de l'*Interprétation de la nature*, que s'élève la pierre d'achoppement qui sépare Diderot et D'Alembert, pierre d'achoppement symbolisée par la métaphore de l'architecte que les deux auteurs utilisent d'abord dans le même sens puis dans un sens contraire.

D'Alembert écrit, dans le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*<sup>26</sup>, qu'il faut joindre la philosophie expérimentale à la philosophie rationnelle dans une alliance équilibrée pour construire l'édifice des sciences et des arts car trop de rationalisation ou trop d'observations nuisent à sa construction. C'est la même idée que reprend Diderot dans l'*Interprétation de la nature* en filant la métaphore de l'architecte mais en y insérant des connotations axiologiques<sup>27</sup>. Les manœuvres sont *utiles et laborieux* alors que les architectes sont *orgueilleux*. D'Alembert, dans l'article *DÉCOUVERTE* de l'*Encyclopédie*, répond à cette critique de la philosophie rationnelle qui ne bâtirait que des châteaux de cartes, en inversant le sens moral de la métaphore de l'architecte<sup>28</sup>. L'architecte qui symbolise la philosophie rationnelle sait dégager — et c'est là son mérite selon D'Alembert — les

24. Voir l'article *ÉLÉMENTS DES SCIENCES*, p. 496, voir *Éléments de philosophie*, Paris, Fayard, 1986, p. 188.

25. Voir l'article *ENCYCLOPÉDIE*, p. 638.

26. Voir *D.P.E.*, p. 63 : « Que dirait-on d'un architecte qui ayant à élever un édifice immense, passerait toute sa vie à en tracer le plan ; ou d'un curieux qui se proposant de parcourir un vaste palais, emploierait tout son temps à en observer l'entrée ? ».

27. Voir *I.N.*, § XXI, pp. 191-192 : « Recueillir et lier les faits, ce sont deux occupations bien pénibles ; aussi les philosophes les ont-ils partagées entre eux. Les uns passent leur vie à rassembler des matériaux, manœuvres utiles et laborieux ; les autres, orgueilleux architectes, s'empressent à les mettre en œuvre. Mais le temps a renversé jusqu'aujourd'hui presque tous les édifices de la philosophie rationnelle ».

28. Voir l'article *DÉCOUVERTE* de l'*Encyclopédie*, vol. IV, 1754, p. 706 : « Les sciences sont un grand édifice auquel plusieurs personnes travaillent de concert : les uns à la sueur de leur front tirent la pierre ; d'autres la traînent avec effort jusqu'au pied du bâtiment ; d'autres l'élèvent à force de bras et de machines ; mais l'architecte qui la met en œuvre et en place a tout le mérite de la construction » (ce passage est repris dans les *Éléments de philosophie*, p. 189).



éléments des sciences, alors que l'architecte, pour Diderot, est dogmatique, seul le *manœuvre poudreux* apporte le matériau décisif du jugement vrai<sup>29</sup>.

Le modèle de génie que défend Diderot n'est pas rationaliste mais intuitif. Diderot cherche à conférer une légitimité épistémologique à l'esprit de divination et à ses *extravagances*. L'extravagance — « car quel autre nom donner à cet enchaînement de conjectures fondées sur des oppositions ou des ressemblances si éloignées, si imperceptibles, que les rêves d'un malade ne paraissent ni plus bizarres, ni plus décousus ? »<sup>30</sup> — n'est pas à dédaigner, elle est heuristique. Au sage géomètre, au physicien prudent, au *philosophe spéculatif* qui se méfie des visions extravagantes et n'entend raisonner qu'après avoir bien vu et manié les principes, et à qui finalement il ne reste plus que le spectacle de ses pensées<sup>31</sup>, Diderot oppose l'*interprète* de la nature ou encore l'homme de génie qui est doté d'un esprit à la fois expérimental et poétique et dont les conjectures s'inscrivent dans le prolongement direct de l'observation<sup>32</sup>. Le philosophe spéculatif a le tort de sortir de la nature en partant d'abstractions<sup>33</sup>. La référence à D'Alembert est ici de nouveau évidente car les éléments des sciences (et notamment ceux de la mécanique) sont des notions qu'on obtient par abstraction ou généralisation<sup>34</sup>.

Ainsi, derrière ces variations de sens de la métaphore de l'architecte, s'affrontent deux personnalités fort contrastées et concurrentes dans la *teinture* que chacune entend donner à l'*Encyclopédie*. Les articles et différents textes de Diderot et de D'Alembert portent les traces de ce débat qui tourne parfois à la querelle. Par exemple, en défendant dans l'article ENCYCLOPÉDIE la méthode des analogies, Diderot vise à élargir le champ d'investigations de l'esprit humain à des domaines comme les sciences de la vie, où les méthodes purement rationnelles et systématiques ne sont pas adaptées. De la même manière, le portrait de l'homme de génie que Saint-

29. Voir *I.N.*, § XXIII, p. 193 : « La philosophie rationnelle pèse les possibilités, prononce et s'arrête tout court. Elle dit hardiment : *on ne peut décomposer la lumière* : la philosophie expérimentale l'écoute, et se tait devant elle pendant des siècles entiers ; puis tout à coup elle montre le prisme, et dit : *la lumière se décompose* ».

30. Voir *I.N.*, § XXXI, pp. 197-198.

31. Voir *I.N.*, § XL, p. 216.

32. Voir *I.N.*, § LVI, p. 235.

33. Voir *I.N.*, § VL, p. 216 : « Les grandes abstractions ne comportent qu'une lueur sombre. L'acte de la généralisation tend à dépouiller les concepts de tout ce qu'ils ont de sensible. A mesure que cet acte s'avance, les spectres corporels s'évanouissent ; les notions se retirent peu à peu de l'imagination vers l'entendement ; et les idées deviennent purement intellectuelles ».

34. Voir *D.P.E.*, p. 26 : « Ainsi, par des opérations et des abstractions successives de notre esprit, nous dépouillons la matière de presque toutes ces propriétés sensibles, pour n'envisager en quelque sorte que son fantôme ».



Lambert dresse dans l'article GÉNIE<sup>35</sup> secoue et met à mal la chaîne des raisons et des conséquences qu'il faut suivre dans la méthode des éléments proposée par D'Alembert. En effet, l'homme de génie « s'élève d'un vol d'aigle vers une vérité lumineuse (...) ; il est rare qu'il suive la chaîne des conséquences ; il est primesautier, pour me servir de l'expression de Montaigne. Il imagine plus qu'il n'a vu ; il produit plus qu'il ne découvre, il entraîne plus qu'il ne conduit »<sup>36</sup>.

Diderot, dans sa correspondance, dans les textes qu'il publie et même à travers les articles de l'*Encyclopédie*, ne cesse de critiquer le caractère réducteur du modèle épistémologique de D'Alembert directement construit à partir des mathématiques. Même si D'Alembert reconnaît le rôle que l'observation doit jouer dans la théorie de la connaissance, il est vrai qu'il ne tend à s'intéresser qu'aux éléments des sciences mathématiques ou mathématisables et non expérimentales. Et quand il réfléchit au caractère expérimental de la physique, il prend soin de distinguer la « physique des faits » ou encore la « physique vulgaire et palpable (qui) se borne aux faits qu'elle a sous les yeux », et la « physique occulte (qui) cherche à (la) pénétrer (la nature) plus profondément, à lui dérober ce qu'elle cache »<sup>37</sup>. Cette distinction lui permet de subordonner l'observation (la collection des faits) à l'expérience (au sens d'expérimentation). En privilégiant la « physique occulte », il maintient toute la valeur de l'abstraction, ce qui conduit Diderot à l'attaquer sur son mépris pour les sciences expérimentales. La question du § III de l'*Interprétation de la nature* – « A quoi servent toutes ces profondes théories du corps céleste, tous ces énormes calculs de l'astronomie rationnelle, s'ils ne dispensent point Bradley ou Le Monnier d'observer le ciel ? » — est directement adressée à D'Alembert qui fonde uniquement sur le calcul ses *Recherches sur la précession des équinoxes*<sup>38</sup>. Dans la lettre à Voltaire du 19 février 1758, Diderot reprend l'idée exprimée au début de l'*Interprétation de la nature* selon laquelle la priorité des sciences exactes sur les sciences expérimentales est révolue<sup>39</sup>. Critiquant l'intérêt de D'Alembert pour les sciences mathématiques et son mépris de la métaphysique, Diderot

35. Voir *Encyclopédie*, t. VII, 1757.

36. Voir l'article GÉNIE de l'*Encyclopédie*, t. VII, 1757, p. 583.

37. Voir l'article EXPÉRIMENTAL, t. VI, 1756, p. 298.

38. *Recherches sur la précession des équinoxes et sur la nutation de l'axe de la Terre dans le système newtonien*, Paris, David, 1749.

39. Voir *Œuvres complètes*, éd. Assézat-Tourneux, 20 vol. 1875-1877, vol. 19, p. 452 : « Le règne des mathématiques n'est plus. Le goût a changé. C'est celui de l'histoire naturelle et des lettres qui domine. D'Alembert ne se jettera pas, à l'âge qu'il a, dans l'étude de l'histoire naturelle et il est bien difficile qu'il fasse un ouvrage de littérature qui réponde à la célébrité de son nom ».

souligne que tout mathématicien est métaphysicien<sup>40</sup>. Celui qui se pense anti-métaphysicien et qui critique les rêves des philosophes est plus métaphysicien qu'interprète de la nature<sup>41</sup>. D'Alembert répond à Diderot dans l'article GÉOMÈTRE en distinguant l'esprit métaphysique et l'esprit géomètre et surtout l'esprit du jeu et l'esprit de géométrie « que le vulgaire (autrement dit Diderot) croit fort analogues »<sup>42</sup>. C'est au contraire le philosophe qui use excessivement de la méthode de l'analogie en formulant à l'envi des conjectures, qui est, pour D'Alembert, le métaphysicien à abattre. Il est clair que les deux hommes ne confèrent pas la même référence au sens péjoratif du terme métaphysicien. *Métaphysicien* tout comme *esprit de système* est une étiquette injurieuse que D'Alembert et Diderot se renvoient à défaut de mettre au jour leurs divergences philosophiques profondes.

L'article ENCYCLOPÉDIE révèle aussi une dernière source de désaccord entre les deux éditeurs au sujet de la stratégie à adopter pour « changer la façon commune de penser »<sup>43</sup>. D'Alembert veut attaquer de front *l'infâme*<sup>44</sup>, c'est-à-dire les Jésuites, les fanatiques, tous les représentants de la superstition et de l'intolérance, en un mot tous les ennemis de l'*Encyclopédie*. Diderot propose dans l'article ENCYCLOPÉDIE une méthode plus discrète mettant en œuvre des renvois à caractère subversif. Ils ont non seulement pour fonction d'éclaircir l'objet d'une science (ils montrent sa place dans la chaîne des connaissances), mais dans certains cas, ils ont aussi pour rôle de déraciner les préjugés et les idées fausses et de permettre aux encyclopédistes de cacher leur message et de se mettre ainsi à l'abri des persécutions tout en déracinant les préjugés et les idées fausses, « secrètement et sans éclat »<sup>45</sup>.

40. Voir *I.N.*, § III, pp. 179-180.

41. Voir *I.N.*, § III, pp. 179 : « Il n'y a point de questions de mathématiques à qui la même définition ne puisse convenir, et la chose du mathématicien n'a pas plus d'existence dans la nature que celle du joueur. C'est, de part et d'autre, une affaire de conventions. Lorsque les géomètres ont décrié les métaphysiciens, ils étaient bien loin de penser que toute leur science n'était qu'une métaphysique » ; voir aussi *I.N.*, § II.

42. Voir l'article GÉOMÈTRE in *Encyclopédie*, t. VII, 1757, p. 628, repris dans les *Éléments de philosophie*, pp. 120-121.

43. L'expression qui est de Diderot se trouve dans l'article ENCYCLOPÉDIE, p. 643.

44. La formule *Écraser l'infâme* fut lancée par Voltaire dans sa lettre à Damilaville du 26 juillet 1762.

45. Voir l'article ENCYCLOPÉDIE, p. 643 : « Toutes les fois, par exemple, qu'un préjugé national mériterait du respect, il faudrait à son article particulier l'exposer respectueusement, et avec tout son cortège de vraisemblance et de séduction ; mais renverser l'édifice de fange, dissiper un vain amas de poussière, en renvoyant aux articles où des principes solides servent de base aux vérités opposées. Cette manière de détromper les hommes opère très promptement sur les bons esprits, et elle opère infailliblement et sans aucune fâcheuse conséquence, secrètement et sans éclat, sur tous les esprits ».

Secrètement et sans éclat : en 1759, Diderot reproche à D'Alembert ses préfaces audacieuses (le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* et la préface du troisième volume) et ses articles à scandale<sup>46</sup>, qui leur attirent tant d'ennuis. Il est vrai que l'article GENÈVE, écrit par D'Alembert probablement sous l'influence de Voltaire, par la critique qu'il opère de la théologie et de l'absolutisme, a soulevé un orage contre l'*Encyclopédie*. Celle-ci est censurée puis interdite. En 1758, D'Alembert préfère démissionner plutôt qu'accepter la censure. Selon toute apparence, c'est par découragement que D'Alembert quitte sa fonction de co-éditeur.

En 1759, la double condamnation de l'ouvrage par le Parlement de Paris (le 23 janvier) et par Rome<sup>47</sup> suspend la publication des autres volumes, ce qui semble donner raison à D'Alembert dans sa démission et dans ses prédictions. Mais est-ce, comme il le laisse entendre<sup>48</sup>, par révolte contre la censure qu'il quitte l'ouvrage en 1758, est-ce par prudence ou découragement, ou par ambition personnelle ? En tout cas, il publie en 1759 les *Éléments de philosophie* qu'il présente comme une refonte totale du projet encyclopédique.

Nous pouvons conclure, et cela avec certitude, que la crise traversée en 1758 et 1759 par l'*Encyclopédie* tient non seulement à des attaques extérieures très fortes mais aussi à des divergences théoriques, des tensions idéologiques et des rivalités personnelles entre les deux éditeurs : D'Alembert défend une position anti-métaphysique et sceptique ; Diderot, par ses convictions, ses relations et ses lectures, s'oriente vers un matérialisme de plus en plus radical.

Véronique LE RU  
Université de Reims

46. GENÈVE au tome VII mais aussi COLLÈGE, CORRUPTION, DÉMONSTRATION au tome IV, ÉRUDITION au tome V, FORME SUBSTANTIELLE, FORNICATION et FUTUR CONTINGENT au tome VII.

47. Voir Bref du Pape Clément XIII du 3 septembre 1759, qui n'a toujours pas été annulé.

48. Voir sa lettre à Voltaire du 20 janvier 1758 : « Il vaut mieux que l'*Encyclopédie* n'existe pas, que d'être un répertoire de capucinades » in *Œuvres*, en 5 tomes, Paris, Belin, 1820-1821, t. V, p. 54.